Ami du Clergé du 8 septembre 1949

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXXIX. *14e Dimanche après la Pentecôte :* Un seul Maître, 265. — *15e Dimanche :* Un seul Sauveur, 266.

A l'école des Saints. — *Saint Maurice* (22 septembre) : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, 268.

Entretiens sur l'Action catholique. — XL. *A des jeunes :* Le Christ et nous devant la vie, 270.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXIX. Pontificat de Nicolas Ier, 272.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXXIX

14e Dimanche après la Pentecôte

UN SEUL MAITRE

Mes frères,

Lorsque le jeune Bernard quitta le château de Fontaine pour se donner à Dieu, son ardeur conquérante entraîna à Citeaux quatre de ses frères, son oncle et un bon nombre d'amis, de sorte que son plus jeune frère, Nivard, gémissait de son infortune : « Vous prenez le ciel et vous me laissez la terre ! » Dieu eut pitié de Nivard : la grâce de la vocation lui fit rejoindre bientôt ses frères.

Trente recrues pour Citeaux d'un seul coup de filet ! Combien de séminaires en France souhaitent que surgissent de nouveaux Bernard ! Priez le Maître de la moisson...

Au cours de cette messe, l'Eglise, interprète de l'Evangile, nous met une fois de plus, m. f., quelle que soit votre vocation particulière, en face de la réalité. Le spirituel et le charnel ; le ciel ou l'enfer ; Dieu ou Satan. Vous apppartiendrez à l'un ou à l'autre. Nul ne peut servir les deux à la fois. Dieu n'admet pas le double jeu.

Un choix s'impose. *Diliges Dominum...* Ce mot : « *Diliges,* Tu aimeras » signifie étymologiquement : Tu choisiras. Entre les biens de l'esprit et ceux de la chair, tu préféreras, par obéissance et par amour, la vie à la mort, Dieu au néant qui aboutit à Satan.

Vous avez choisi déjà. Mais chaque jour et bien des fois dans la journée, vous renouvellerez ce choix, cet acte d'amour en lequel se résume la vraie religion. Le prêtre doit vous prêcher à temps et à contre-temps, avec insistance, ce choix qui est « le règne de Dieu à chercher avant tout », à la suite de notre chef et modèle, le Christ Jésus.

I. — *Heureux qui prend à cœur les montées*

Le Ps. 83, dans la bouche d'un pèlerin de Jérusalem, chante le privilège de ceux qui vivent au temple, dans la maison du Seigneur.

« *Quam dilecta tabernacula tua !* » Tes demeures, ô mon Dieu, je les *préfère* à tout. Elle soupire, oui, elle languit, mon âme, après tes parvis. Mon cœur et ma chair tressaillent d'élan vers le Dieu vivant, vers tes autels, Seigneur, mon Roi et mon Dieu. Maison du passereau, nid de la tourterelle ! Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison, qui toujours te prient ! »

Le pèlerin, qui n'est que pèlerin, apprécie cependant son bonheur, qui est de venir prier au temple. Comme ses sentiments d'amour s'accordent avec les vôtres ! « Heureux l'homme qui met en toi sa force, qui prend à cœur les montées ! » Rien ne coûte à l'amour, et si quelque peine survient, l'amour en fait sa joie.

« Entends ma prière, Seigneur, s'écrie-t-il, aussitôt arrivé. Prête l'oreille, ô Dieu de Jacob, Dieu de nos pères... Certes, mieux vaut un jour dans tes parvis que mille au dehors, rester au seuil de ta maison qu'habiter dans les tentes de l'impie... Grâce et gloire sont ses dons. Il ne refuse pas le bien à qui marche dans l'intégrité. Heureux l'homme qui espère en toi, Seigneur ! »

De ce beau cantique nous n'avons chanté ce matin que trois versets à l'*Introït.* Il vous est loisible de le reprendre, de le méditer pendant la sainte messe, à la visite au Saint-Sacrement, pendant votre travail où vous aurez profit à « prendre à cœur les montées ».

Le Ps. 25 dont le prêtre récite une partie au *Lavabo* exprime le même amour. « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire. O Dieu, ne perdez pas mon âme avec celle des impies... ».

Les impies... pourquoi n'ont-ils pas fait avec nous le même pèlerinage ? Qui les a ensorcelés et fait descendre vers les mirages du désert étouffant et anémiant, alors que nous avons pris le chemin des montées et atteint les sommets où l'air est si pur, l'âme si légère, le ciel si bleu et Dieu s'y proche ? Ah ! prions pour eux, pour tous nos frères, les oublieux, les égarés, les impies, afin qu'ils renoncent à leurs idoles et se convertissent au Dieu vivant.

C'est notre prière commune sur toute la terre. « Puisque sans vous l'humaine mortalité ne connait que la chute, que votre constant secours, ô Seigneur, l'arrache à ce qui la perd et la conduise à ce qui la sauve. Par J.-C. N.-S. »

II. — *Deux amours font les deux cités*

Le texte célèbre de S. Augustin peut résumer la lettre de S. Paul aux Galates que vous venez d'entendre. Deux amours font les deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu et l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi. Principe de perdition, d'une part, principe de salut, d'autre part. S. Paul oppose ces deux principes, la chair et l'esprit, et leurs conséquences.

1o La chair est prise ici au sens péjoratif. C'est tout l'ensemble des tendances qui inclinent l'homme au péché : non seulement la fragilité, mais la lourdeur et la résistance aux choses divines. Parmi ces désirs de l'homme charnel, l'Apôtre compte non seulement le goût du plaisir sensible et sensuel, mais les déviations du sentiment religieux, idolâtrie, magie — il dirait aujourd'hui occultisme et spiritisme — et les vices opposés à la charité, bref, *toutes les manifestations de l'égoïsme jouisseur et pervers.* Ces tendances sont considérées comme dominant dans l'homme, transformées en principe de conduite. Mais la chair qui prétend dominer devient non seulement l'auxiliaire du péché, son esclave.

En opposition et en contraste avec la chair, l'esprit, principe divin, est dans l'homme communication de l'Esprit-Saint. Par l'union à Jésus, cet esprit est habituellement dans le fidèle, « remplaçant la raison ou plutôt la fortifiant dans la bataille » (P. Lagrange), la mettant à même de lutter victorieusement contre la chair.

2° Le triomphe de l'un ou de l'autre de ces principes détermine deux classes d'hommes : les charnels et les spirituels, qui ont goûts contraires et tendances opposées.

Les tendances de la chair vont à la mort. Car la chair trouve dans l'esclavage même de la passion une mortelle douceur. « *Mortifera suavitate trahebam catenam meam, solvi timens* » (S. Aug., *Conf.*, VII).

Mais les tendances de l'esprit vont à la vie et à la paix avec Dieu, commencées ici-bas pour durer éternellement.

Esprit et chair tendent donc à deux fins radicalement opposées : la vie avec Dieu, la mort et l'inimitié avec Dieu.

En effet, l'homme charnel, en qui n'habite pas l' « esprit », est ennemi de Dieu. Les tendances de la chair sont haine envers Dieu : elles se dressent contre lui, elles se heurtent à sa loi, elles n'y sont pas soumises et même elles ne peuvent pas l'être. Nul ne peut servir deux maîtres qui s'opposent. Les hommes charnels, tant qu'ils restent tels, ne peuvent plaire à Dieu. Il faut une conversion, un retournement, une renaissance qui en fasse des hommes spirituels.

La grâce est offerte au charnel pour qu'il devienne spirituel, et, à l'inverse, le spirituel peut par négligence et lâcheté volontaires déchoir de son état et devenir charnel.

En ceux qui sont conduits par l'esprit, Dieu fera ce qu'il a fait pour le Christ : il vivifiera leurs corps mortels et les ressuscitera pour l'éternité. Car l'esprit ne sera totalement triomphant que le jour où il transfigurera l'homme tout entier, corps et esprit.

Conclusion pratique : Il faut collaborer constamment à l'action intérieure de l'Esprit-Saint en mortifiant la chair avec ses vices et ses convoitises ; chaque jour s'imposer des actes de mortification, afin de faire régner l'Esprit. « Je meurs chaque jour », disait S. Paul.

III. — *Que votre règne arrive, ô notre Père !*

Des trois usurpateurs qui se disputent le cœur et les faveurs des hommes, l'argent, le plaisir, l'appétit de domination, un seul apparaît dans l'Evangile de ce jour, le premier, sous le nom de « Mammon ». C'est lui, en effet, qui ouvre la porte aux deux autres et c'est pourquoi nos contemporains, comme ceux de Jésus, le recherchent, le servent, l'adorent avec uen telle passion. Le veau d'or reste l'idole du monde sans esprit et la foule de ses adorateurs ne compte pas que les riches. Bien des pauvres ont l'amour de la richesse et il est des riches qui sont pauvres en esprit.

M. f., si vous voulez vraiment vous enrichir, aimez les vraies richesses, non pas celles qui passent, disparaissent si vite, sous vos yeux mêmes; mais les richesses de l'esprit, celles que S. Paul nomme : *les fruits du Saint-Esprit.*

Il en énumère douze. Mais S. Thomas fait remarquer avec raison que ce nombre est symbolique et désigne, en réalité, tous les actes de vertu dans lesquels l'âme trouve une vraie joie (Ia-IIæ, q. 70).

La joie ! notre liturgie en est pleine. « Il est bon d'espérer dans le Seigneur plutôt que dans les princes de la terre » *(Graduel).* « Venez, réjouissons-nous, donnons libre cours à nos transports. *Alleluia.* » « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux » *(Offertoire).* Elle est l'écho de cet Evangile où resplendit l'amour du Père qui nourrit les plus petits des siens, les oiseaux du ciel, revêt de splendeur les lis des champs et sait mieux que nous tous nos besoins spirituels et temporels. Car notre Père a voulu attacher à son service un avant-goût du ciel qui en sera la récompense. C'est la fête éternelle commencée en ce monde.

Certes, tous nos actes de vertu ne méritent pas le nom de fruits du Saint-Esprit, mais ceux-là seulement qui sont accompagnés d'une certaine suavité spirituelle. Au début, l'exercice de la vertu est difficile et âpre, comme un fruit qui n'est pas mûr. Mais avec l'exercice prolongé, les actes de la vertu deviennent faciles et même agréables, comme les actes des habitudes acquises.

Chercher avant tout le règne de Dieu et sa justice, n'est-ce pas s'abandonner à la conduite de l'Esprit-Saint, de cet Esprit par lequel nous sommes adoptés par Dieu comme ses fils et qui chasse l'angoisse, la crainte, le souci exagéré du terrestre pour y substituer la tendresse et la confiance dans les rapports avec Dieu ? « Quand l'Esprit-Saint vient dans un homme, il le délivre, le renouvelle et l'habite familièrement. Et la vie intérieure de cet homme se trouve changée. La chair a cessé de le vaincre, elle est vaincue à son tour. Une autre force, une autre vie se manifeste par ses fruits intimes et d'une saveur divine. Une certitude résistante, des lumières et des appels, des désirs pleins de véhémence, de douceur et de tendresse, une orientation et une poussée habituelles et profondes, voilà ce qu'il éprouve en lui. Il fait l'expérience obscure de l'Esprit... Le chrétien finit par posséder le sens et l'instinct de l'Esprit » (Mouroux).

Le chrétien qui vit de sa vie chrétienne peut donc nourrir en lui l'intime confiance d'être dans l'amitié divine, sentiment qui s'allie avec l'humble défiance de notre faiblesse.

* *

C'est par Jésus, avec lui, en lui, que nous rendons au Père tout-puissant la gloire qui lui revient, en l'unité de l'Esprit d'amour. « O Jésus vivant en Marie, venez et vivez en vos serviteurs, dans l'esprit de votre sainteté, dans la plénitude de votre force, dans la perfection de vos voies, dans la vérité de vos vertus, dans la communion de vos mystères. Dominez sur toute puissance ennemie, en votre Esprit, à la gloire du Père. » Comme il a régné et comme il règne dans le cœur de notre Mère, le Seigneur régnera, par sa grâce, en chacun de nos cœurs. C'est le premier... et le dernier de nos vœux. *Amen.*

XL

15e Dimanche après la Pentecôte

UN SEUL SAUVEUR

Mes frères,

« Le Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort pour eux », nous dit S. Paul. Puis-je exprimer le souhait que les disciples de Jé-

…us soient réellement ses disciples, par un amour qui inspire et commande toute leur vie ? On nous dit que « chez les chrétiens, même pratiquants, il n'y a pas d'amour ». Le mal est ancien et même chronique. Déjà au XIIIe siècle le monde se refroidissait. « *Frigescente mundo* », rappelle la liturgie. Mais Dieu n'est pas à court de remèdes. Il suscite à chaque époque, les saints, les témoins qu'il lui faut.

En notre temps, privilège extraordinaire dont nous ne sommes pas assez reconnaissants, il envoie sa Mère, notre Mère, qui avertit, pleure, encourage, bénit, sème les miracles...

Que nous faut-il donc pour que notre cœur s'émeuve et s'enflamme ?

Que nous comprenions notre messe, que nous la vivions, que l'offrande et la consécration de cette messe soit l'offrande et la consécration d'une Victime et de nous-mêmes associés à la Victime, que la communion à l'Hostie nous arrache à nous-mêmes pour nous donner vraiment au Dieu qui meurt pour nous donner la vie.

Eia, Mater, fons amoris... fac ut ardeat cor meum?

I. — *Le Sauveur est venu*

Nous n'avons pas à attendre un Sauveur. Il est venu. Ce qui nous reste à faire, c'est de tirer toutes les possibilités du trésor inépuisable qu'il nous a ouvert ; c'est là le talent qu'il nous a chargés de faire valoir. Le champ qu'il nous faut cultiver, c'est notre âme où grandiront, par la prière et le secours de la grâce, les moissons que le Maître en espère.

1° *La prière*. Le Ps. LXXXV *(Introït)* est le libre épanchement d'un cœur qui tient à être et à se dire de plus en plus attaché au service de Dieu. Oh ! la délicieuse prière que l'Eglise a placée, dans l'office, au dernier quart-d'heure du jour, à Complies ; la prière de l'âme pieuse et confiante qui attend tout de Dieu et, après l'avoir aimé tout le jour, va s'endormir sur son Cœur.

Il n'y a pas d'amour chez les pratiquants ! dit-on. Ils n'ont donc jamais prié avec les Psaumes ? Quel cœur ne s'adoucirait à méditer cet appel d'amour à l'Amour ? « Incline ton oreille, mon Dieu. Exauce-moi, car je suis malheureux et pauvre. Garde mon âme, car je suis pieux, moi. Sauve ton serviteur qui a confiance en toi. Tu es mon Dieu, aie pitié de moi, car vers toi j'ai crié tout le jour. Car toi, Seigneur, tu es bon et indulgent. Il n'en est point comme toi parmi les dieux. Tu es le Seigneur toi seul : enseigne-moi ton chemin. Je te louerai de tout mon cœur. Dieu libéral et miséricordieux, lent à la colère, grand en miséricorde et fidèle, regarde vers moi, opère un signe en ma faveur. Donne ta force à ton serviteur. Et que ceux qui me haïssent voient, en rougissant, que toi, Seigneur, tu me secours et me consoles. »

Ainsi priait, sur le Calvaire, la Mère douloureuse, debout au pied de la croix où agonisait son Fils pour le salut du monde. Toutes les douleurs, toutes les tortures du Bien-Aimé envahissaient comme un océan son Cœur, lui aussi, transpercé. Et sa prière intercédait pour le salut de tous... Elle n'a pas cessé de prier pour nous et la Passion de son Fils lui reste présente comme la source de son bonheur et de sa gloire, comme la source unique du bonheur et de la gloire de ses fils. Voyez-la, sur la montagne de la Salette, le crucifix sur son Cœur. *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi*. Rappelez-vous sa plainte douloureuse au sujet du dimanche profané, du blasphème... « O sainte Mère, imprimez profondément en nos âmes les plaies du Crucifié. Quand il faudra quitter ce monde, ô Christ, faites que, par le secours de ma Mère, j'arrive à la palme de la victoire. »

2° *La grâce*. Jésus en croix ne pouvait qu'exaucer la prière de sa Mère en pleurs. « Opère un signe en ma faveur... et qu'ils voient, ces gens, que tu me secours et me consoles. » « Jésus poussa un grand cri et rendit l'esprit. Et voilà que le voile du temple se déchira en deux, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, des morts ressuscitèrent et apparurent à plusieurs » (Mat., XXVII, 50-53). Et ceux qui étaient là furent saisis de frayeur et dirent : « Cet homme était vraiment Fils de Dieu ». Premier effet de la grâce.

« Que l'exercice continu de votre miséricorde, ô Seigneur, purifie votre Eglise et la fortifie ; et puisqu'elle ne peut demeurer sauve sans vous, qu'elle soit constamment gouvernée par votre grâce. Par J.-C. N.-S. » *(Collecte)*.

L'Eglise, en effet, a la mission de faire fructifier la divine semence, en la jetant, sans se lasser, aux générations qui passent et qui, l'une après l'autre, apportent leur contribution à l'universel salut. Nous sommes au commencement du monde, aimait à dire Pie XI. L'humanité antique était dans l'enfance. Notre humanité moderne semble approcher de l'âge adulte. Quand, dépassant la crise de croissance elle l'aura atteint, alors, si nous avons été fidèles, nous verrons le grain évangélique rapporter cent pour un. Une chrétienté nouvelle paraîtra... « Faisons le bien sans nous décourager ; nous recueillerons la moisson en son temps. Oui, tandis que nous en avons le temps, faisons le bien à tous, et spécialement à nos frères dans la foi » *(Epître)*. Travaillons, confiants dans le Christ. Il règnera sur le monde, et sa Mère avec lui.

II. — *Pour une moisson spirituelle, la vie éternelle*

Au *Graduel*, le Ps. 91 exalte la bonté toute-puissante du Seigneur. De là découle notre confiance dans l'heureux sort final de ses fidèles. C'est pourquoi nous publions « qu'il est bon de chanter ton nom, ô Très-Haut,... au son pénétrant de la cithare. »

Puissance et bonté dont l'Evangile nous donne, en ce jour, une éclatante manifestation.

Le cortège funèbre... Le fils unique d'une veuve... Jésus est ému de pitié. « Ne pleurez pas », dit-il à la mère. Puis il touche le cercueil : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi. » Et le mort se lève et parle. Et Jésus le donne à sa mère. Tous glorifiaient Dieu.

1° Jésus apparaît ici en souverain, vis-à-vis de la mort. La mort n'a pas de prise sur lui. Rien en lui n'est voué à la mort. S'il est venu pour la subir, c'est librement et pour lui donner une valeur nouvelle. Mais il se sent libre vis-à-vis d'elle et, impérativement, dans les trois résurrections de l'Evangile, il la domine et triomphe.

2° « Je suis la Résurrection et la Vie », dira-t-il à Marthe de Béthanie. « *Ego sum...* ». Ce « Je suis », écho de celui du Sinaï, résonne chaque jour en nos cimetières, au milieu de nos tombeaux, comme un chant de triomphe.

Essayez de le comprendre : « Je suis, moi, la Résurrection, je suis la Vie. S'il n'y avait que moi il n'y aurait pas de mort. Quelque chose, en vous, a détruit ce qui était immortel, a éteint l'étincelle.

Moi, la Vie en son essence, en sa source, en sa plénitude, je puis restaurer votre immortalité perdue. « Qui croit en moi, même mort, vivra... Qui écoute ma parole et croit en Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et n'encourt point la condamnation, mais il est passé de la mort à la vie... L'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront ma voix. Et ils en sortiront, ceux qui auront fait le bien, pour une résurrection de vie ; ceux qui auront fait le mal, pour une résurrection de condamnation » (Jo., v, 24-29).

3o La lutte dont la résurrection générale sera l'ultime épisode est actuellement en cours. Le Christ dompte la mort en domptant celui qui règne par la la mort : Satan. Dès maintenant, celui qui croit, d'une foi agissante, « est passé de la mort à la vie ». *Nos qui vivimus, benedicimus Domino.* « Que vos sacrements, Seigneur, soient notre sauvegarde et nous défendent sans cesse contre les assauts du démon. Par J.-C. N.-S. » *(Secrète).*

4o C'est par son Sacrifice — renouvelé sous nos yeux par le ministère du prêtre — que le Christ triomphe du démon, du péché, de la mort qu'apporte le péché. Sa mort, à lui, est unique. Il ne meurt pas de notre mort à nous, de la mort, effet du péché, mais d'une autre que, lui, l'immortel, il accepte des mains de son Père. « J'ai le pouvoir, dit-il, de donner ma vie et le pouvoir de la reprendre » (Jo., x, 18). Il meurt en plénitude de vie.

Ah ! ce grand cri du Golgotha ! La mort qu'il a acceptée par obéissance et par amour pour nous, en pleine liberté, il se l'est assimilée plus profondément qu'aucun de nous. Nous la subissons ; il l'a voulue par amour. On dit parfois que d'autres ont eu une mort plus terrible que lui, mais c'est faux. Personne n'est mort comme lui. La mort est d'autant plus terrible qu'elle termine une vie plus intense, plus pure, plus délicate. La nôtre est toujours vouée à la mort. Mais il était si pleinement et si uniquement vivant, lui qui pouvait dire : Je suis la Vie ! Voilà pourquoi il a bu le calice de la mort jusqu'à la lie et, par là même, il l'a vaincue.

Depuis le Christ, la mort a changé de visage. Celui qui croit, vivra même s'il meurt. Morts avec lui, ensevelis avec lui au baptême et dans la pénitence, nous ressuscitons avec lui dans la vie de la grâce, prélude de la gloire éternelle. « Le Pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde » (Jo., VI, 51). *(Communion).*

Une semence d'immortalité est déposée en vos âmes par le Corps ressuscité du Christ. « O banquet sacré où est mangé le Christ, où revit le souvenir de sa Passion, où l'âme est comblée de grâce et nous est donné le gage de la gloire future. » *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat...*

* *

« La Sainte Eucharistie, c'est Jésus-Christ passé, présent et futur ; l'Eucharistie est le dernier développement de l'Incarnation ; toutes les vérités aboutissent à l'Eucharistie et on a tout dit en disant l'Eucharistie, puisque c'est Jésus-Christ », écrivait le Bienh. Père Eymard qui fonda un Institut religieux pour le service de l'Eucharistie.

Ces religieux et d'autres Congrégations similaires, « font profession de se vouer au service de la Divine Personne de Jésus-Christ, notre Roi et notre Dieu, présent en son sacrement d'amour. Dès lors, ils consacrent sans réserve à sa plus grande gloire tous leurs dons et toutes leurs vertus, et tous leurs travaux, dans une parfaite abnégation de leur propre personne, réalisant la parole de l'Apôtre : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (Cf. *Postcommunion).*

Puissiez-vous, m. f., par une vie eucharistique, « semer sans cesse dans l'Esprit, afin de moissonner, dans l'Esprit, la vie éternelle. » *Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Maurice

(22 septembre)

IL FAUT OBÉIR A DIEU PLUTÔT QU'AUX HOMMES

Mes frères,

Au souvenir des saints que nous fêtons aujourd'hui, nous pourrions reprendre le verset du *Te Deum : Te Martyrum candidatus laudat exercitus ;* Seigneur, recevez la louange de la blanche armée des martyrs. Ils furent 6.000 ce jour-là qui préférèrent la mort plutôt que de désobéir à Dieu...

De cette hécatombe un seul nom surnage, celui de leur chef S. Maurice, qui donna le signal de la résistance à l'ordre impie et inhumain de l'empereur. Il symbolise l'héroïque attitude de tous. Pareille abnégation de tout en face du devoir chrétien a fait à ce point l'admiration des siècles chrétiens, qu'en France seulement 70 communes et plus de 100 paroisses portent le nom de Saint-Maurice.

Entre tant de S. Maurice, le plus célébré est assurément Saint-Maurice en Valais (Suisse), anciennement Agaune. Son sanctuaire, ses reliques, les ruines de son abbaye marquent le théâtre du martyre. C'est là que, suivant la tradition, fut décimée, puis immolée jusqu'au dernier de ses 6.000 hommes la légion thébéenne commandée par S. Maurice.

Qu'étaient donc ces soldats ? Des militaires d'élite et des chrétiens magnifiques. S. Eucher, évêque de Lyon, a fait d'eux l'éloge parfait qu'ils méritent quand il disait, dans sa lettre à l'évêque Sylvius qu'ils servaient l'empereur par leur bravoure et le Christ par leur piété : *erga imperatorem fortitudine, erga Christum devotione certabant.*

Leur bravoure de soldats, leur sacrifice de chrétiens, voilà les deux traits de ces martyrs que je voudrais mettre en relief sous vos yeux. Ils représentent des vertus toujours actuelles, plus actuelles peut-être à notre époque que jamais. Ne sont-ils pas venus les temps où servir Dieu passe pour porter atteinte à l'Etat, au moins dans les Etats qui se disent hypocritement « démocraties populaires », à tel point que les condamnations récentes de l'Eglise ont dû rappeler aux fidèles leurs devoirs.

Ecoutons donc la leçon de S. Maurice et de ses légionnaires devant les prétentions des Etats totalitaires d'aujourd'hui.

I. — *Leur bravoure de soldats*

Admirons leur bravoure de soldats, la vaillance et la discipline de ces hommes, hommes d'obéissance par carrière. La chose mérite attention. N'arrive-t-il pas à certains de voir et de revendiquer, en ces soldats qui refusent de marcher, des objecteurs de conscience et des citoyens du monde ?

Comment ? Des objecteurs de conscience et des citoyens du monde, ces hommes qui avaient embrassé la carrière militaire ? Des objecteurs de conscience et des citoyens du monde les soldats de cette légion thébéenne qui était venue d'Orient pour se mettre volontairement et librement à la disposition de Maximien afin de maintenir l'intégrité de l'empire contre les barbares ? Des objecteurs de conscience et des citoyens du monde, ces légionnaires d'élite qui s'étaient à ce point distingués dans les combats que l'empereur leur avait confié de protéger en arrière-garde le retour de ses armées sur Rome ?

Saluons au contraire en eux les meilleurs serviteurs de l'empire, les hommes prêts à verser leur sang dans les combats, les soldats de métier avides de remplir leur tâche quand le salut ou l'honneur de Rome le commandait.

Mais voici qu'à ces défenseurs de l'empire on veut faire jouer un rôle qui n'est pas le leur : mener la chasse aux chrétiens. Maximien a déchaîné la persécution. Ordre leur est donné de choisir entre le massacre des fidèles du Christ ou leur propre massacre.

Que vont faire ces hommes ?

Ils sont le nombre, la discipline, la valeur. Aucune légion n'a orné ses drapeaux de tant de victoires. C'est la légion invincible.

Tandis que les armées qu'ils protègent ne songent plus qu'aux triomphes et aux joies du retour, en leur qualité d'arrière-garde ils respirent encore l'air des batailles. Rien n'a énervé leur moral ; ils sont toujours sous pression.

Et ce val d'Agaune où ils cantonnent quand leur parvient l'ordre de persécution de l'empereur, quel terrain choisi pour la résistance. Ils peuvent se retrancher, s'étirer en profondeur, dominer les voies d'accès. L'avantage stratégique est de leur côté.

Et ils n'auront qu'à faire appel à ces chrétiens qu'on veut exterminer pour les rallier à leur cause. Ils organiseront le maquis et les guérillas. Et ils sont déjà nombreux ces chrétiens en cette année 302 à la veille de l'Edit de Constantin.

Quelle tentation pour ces hommes et pour leur chef. Non, ils ne sont pas enfermés dans ce dilemme de massacrer les chrétiens ou de se faire massacrer. Ils ont cette issue de massacrer les armées qu'on va tourner contre eux, de se dresser pour se défendre et d'organiser la résistance à l'ordre de l'empereur.

Mais ces soldats entendent rester des soldats, des hommes de discipline, ceux qui sont faits pour obéir. Sous prétexte de défendre une cause juste et légitime ils ne déclancheront pas une sédition militaire. Puisque le choix leur est donné, ils ne serviront pas une cause injuste : la persécution des chrétiens ; ils accepteront de subir le sort, de ne pas agir contre leur conscience : leur décimation et leur extermination plutôt que le massacre de leurs frères.

Ainsi jusqu'au bout, jusque dans leur martyre même, ils seront les bons serviteurs de l'empire. Un de nos poètes et dramaturges catholiques, Henri Ghéon, a tiré une tragédie de cet épisode de la persécution de Maximien. Il l'a intitulée : *Saint Maurice et l'obéissance*.

Oui ! S. Maurice et ses hommes ont exalté jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes la vertu par excellence de la discipline militaire ; au lieu de la révolte et de l'insurrection, ils ont choisi l'obéissance, l'obéissance à la mort.

II. — *Leur sacrifice de martyrs*

Mais l'obéissance n'est pas servilité. S'ils ont sauvé leur honneur de soldats, ils ont affirmé leur honneur de chrétiens. Ils sont plus grands encore par leur sacrifice de martyrs que par leur bravoure de soldats.

Car pourquoi, en définitive, ont-ils préféré la mort ? Parce que chrétiens, ils savaient que la puissance de l'Etat a ses limites, que la personne humaine a ses droits, qu'il n'est pas permis au pouvoir de franchir ces limites et de porter atteinte à ces droits. Avec les apôtres ils pensaient qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Tel est bien le sens de leur réponse aux ordres de l'empereur. « Nous sommes vos soldats, Seigneur ; mais sans cesser, comme nous le confessons librement, d'être les serviteurs de Dieu. Nous vous sommes comptables à vous, du service militaire et à lui de notre innocence ; nous avons reçu de vous, à titre de paye, le salaire de nos services et nous tenons de lui le principe de la vie. Nous ne pouvons aucunement obéir à l'empereur en reniant notre Créateur. Nous vous offrons nos services contre quelque ennemi que ce soit, mais nous regardons comme un crime de tremper nos mains dans le sang des innocents. Nous avons vu égorger les compagnons de nos travaux et de nos périls, et cependant les supplices de nos très saints camarades ne nous ont arraché ni larmes ni plaintes ; nous avons au contraire chanté leurs louanges et nous nous sommes réjouis de ce qu'ils aient été trouvés dignes de souffrir pour le Seigneur leur Dieu. Nous confessons que nous sommes chrétiens, nous ne pouvons persécuter ceux qui professent comme nous le christianisme. » Ainsi parlèrent en substance, par la voix de leur chef saint Maurice, les 6.000 soldats de la légion thébéenne.

Ainsi ne furent-ils pas seulement les héros de la discipline militaire, mais encore les martyrs de leur foi. Ils ont affirmé l'autorité supérieure de Dieu. Ils sont morts pour elle.

Et quelle grandeur dans leur sacrifice ! Ils ne renoncent pas seulement à la vie, mais à la gloire et au bonheur, qui sont pour beaucoup les seules raisons de vivre. Car ne l'oublions pas, c'est une armée qui rentre dans ses foyers après la victoire.

Plus d'une fois dans leurs rêves ils se sont vus défilant dans la capitale de l'empire sous les arcs de triomphe. Ils sont la légion la plus méritante et la plus glorieuse. Les acclamations de la foule redoublent à leur passage.

Et tandis que ces rêves peuplent les nuits de ces combattants, au lieu de ces récompenses et de ce bonheur, l'ordre impérial les met en face d'une mort sans défense sur la terre étrangère.

Cette vision va-t-elle amollir leur courage et faire capituler leur conscience ? Ne peuvent-ils pas se couvrir du beau prétexte de la discipline militaire ? Cette obéissance aveugle à l'empereur qu'ils ont servi avec bravoure sur les champs de bataille, ne va-t-elle pas encore devant les Romains ajouter à leur renommée ?

Vains mirages qui ne trompent pas ces hommes de foi. Ils ne sont pas sans en sentir l'attirance, certes, car ce sont des hommes. Mais qu'ils choisissent de mourir plutôt que de forligner, malgré ces tentations de gloire et de bonheur, voilà qui grandit encore le sacrifice de leur martyre.

Quel admirable spectacle que celui de ces 6.000

soldats couverts de gloire qui acceptent sans aucune défaillance de se laisser tuer sur place et sans défense pour la cause du Christ, alors qu'ils touchent aux triomphes et aux bonheurs d'ici-bas !

* *

Pour le temps que nous vivons deux grandes leçons se dégagent du martyre de S. Maurice et de ses compagnons d'armes.

D'abord, être chrétien et catholique ne s'oppose en rien au patriotisme et au civisme. Les légionnaires thébéens ont mérité de l'histoire l'éloge de bons serviteurs de l'empereur et du Christ. Bien plus, la religion est une école de respect et d'obéissance au pouvoir établi dont Notre-Seigneur lui-même a donné la règle : Rendez à César ce qui est à César.

On peut voir par là le mensonge et la calomnie de tant d'accusations portées aujourd'hui contre les catholiques et surtout contre les évêques et les promoteurs des démocraties dites populaires. On ne cesse de les présenter comme les ennemis de l'Etat et du peuple. Ce sont des réactionnaires et des tenants d'un régime abhorré qui conspirent contre la patrie.

L'accusation n'est pas nouvelle. Les empereurs romains persécuteurs l'avaient déjà lancée; Danton n'a rien trouvé d'autre pour lancer les meutes révolutionnaires sur les prêtres détenus des Carmes et de l'Abbaye ; Prague, Bucarest et Budapest n'ont rien inventé. Mais toute l'histoire leur apporte un démenti et dénonce leur hypocrisie.

Il est vrai que Notre-Seigneur continuait : Rendez à Dieu ce qui est à Dieu. Et c'est la seconde leçon de nos martyrs. Quand l'Etat porte atteinte aux droits de Dieu et aux droits de l'homme — ce qui est tout un — : nos véritables intérêts coïncident toujours avec la gloire de Dieu — le chrétien a le devoir d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Et voilà bien aux yeux des communistes sans Dieu le crime impardonnable de l'Eglise. En affirmant les droits supérieurs de Dieu, elle défend du même coup la liberté des hommes. Elle s'oppose donc à l'entreprise de totalitarisme et d'esclavage qu'un parti voudrait instaurer à son profit sur les nations.

S'il veut rester fidèle à son Dieu, le chrétien doit se garder de la contagion, ne jamais pactiser avec l'adversaire, être prêt, si son rôle le lui commande ou si les circonstances l'y conduisent, à souffrir persécution et même à mourir pour la justice.

Que les vaillants martyrs de la légion thébéenne et d'abord leur chef S. Maurice nous inspirent et nous obtiennent de Dieu, en nos temps qui en ont si grand besoin, cette loyauté envers César pour l'instauration d'un ordre social meilleur, mais d'abord dans la fidélité à Dieu sans lequel il n'y a qu'oppression et violence.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XL

A des jeunes

LE CHRIST ET NOUS DEVANT LA VIE

A votre âge, mes Amis, on jette sur la vie un regard émerveillé. On en attend tellement de choses ! on les désire avec une telle ardeur ! Et, cependant, vous êtes inquiets, car on dit autour de vous que votre christianisme va vous empêcher d'y mordre à pleines dents, qu'il va freiner votre élan, éteindre le feu qui vous consume.

A cela une seule réponse : le Christ. C'est notre Dieu et notre chef, mais il s'est fait homme et a vécu comme nous. Comment s'est-il comporté ? de quelle manière a-t-il vécu ? C'est là, pour un chrétien, la seule question à se poser. Et quand il y a répondu, il n'a qu'à suivre les exemples de ce modèle unique.

I. — *Jésus et la vie*

Il semble qu'à priori son attitude doit être celle d'*un mépris souverain.* Le Christ n'est pas venu icibas pour s'intéresser à la terre, mais à son Père, et au royaume qu'il vient d'établir, et qui est d'en haut.

Des phrases sont sorties de ses lèvres, qui sont rudes et dures. Au jeune homme riche, il dit qu'il faut « *tout quitter pour le suivre* ». A d'autres il affirmera qu'on ne peut être son disciple si l'on ne « *hait pas son père et sa mère* ». Il faut se dépouiller de tout, *n'emporter ni or, ni argent*, et malheur à celui qui, *mettant la main à la charrue, se retourne en arrière.* La terre, pour lui, semble n'être qu'un terrain où les champions de Dieu s'exercent à la lutte pour la conquête d'un autre monde.

Et cependant, que de textes on pourrait citer où nous le voyons comprendre, sentir, aimer même, les choses d'ici-bas ! serait-ce qu'à ces moments Jésus serait moins divin, et qu'il céderait pour un instant à une tentation de faiblesse ? C'est impossible. Jésus est Dieu, partout, toujours. Il est parfait dans tous les instants de sa vie.

La vraie perspective, pour lui, nous pouvons la comprendre si nous évoquons ce que représente, pour nous, la vision d'une lettre où nous reconnaissons l'écriture d'un père très aimé, ou une photographie jaunie qui nous rappelle ses traits. Jésus est tout entier à son Père, qu'il vient de quitter ; mais, à chaque pas, dans ce monde, *il le retrouve.*

La nature inanimée, c'est *l'œuvre du Père.* Soleil, pluie, lis des champs, passereaux, tout cela vient de lui. Toute une série de *forces* sont là en action ; *des lois* les conduisent. Forces et lois ont Dieu pour auteur.

Il y a une *Providence,* qui n'est pas seulement *une bonté souriante* qui arrangerait et adoucirait toutes choses, mais *une souveraine intelligence,* une *toute-puissance,* qui ont tout ordonné, qui dirigent tout.

Il n'y a pas de « *nature morte* », pour Jésus. Tout est *vivant de la vie même de Dieu.* Et c'est ainsi que son sentiment pour la nature n'est pas un amour romantique de la nature pour elle-même : c'est Dieu qu'il aime à travers elle.

De même pour *l'homme.* C'est Jésus qui, rapprochant deux textes de l'Ancien Testament que les juifs n'avaient pas coutume de comparer, nous dit qu'aimer Dieu et son prochain sont une seule et même chose, et qu'il faut aimer ce dernier *comme nous-mêmes.*

Admirons, d'ailleurs, cette compréhension du Christ envers tous ceux qu'il rencontre, enfants, femmes en deuil, sœurs de Lazare, Pierre qui le renie, le bon larron. Comme les gens étaient à leur aise avec lui !

Sa *pitié* devant la misère a dû être si visible que, par cinq fois, dans les Evangiles, les narrateurs en font mention explicite.

Il guérit tous ceux qui se présentent, même s'ils ne le lui demandent pas, dût-il, pour cela, violer la loi du sabbat. Et de quel ton affectueux il leur parle !

Jean-Baptiste a vécu dans le désert. Jésus vivait *parmi les hommes*. Il a jeûné, certes, et il a parlé des démons qui ne se vainquent qu'ainsi. Mais il veut qu'on soit joyeux et épanoui au sein de sa mortification même, et même il suggère que, tant qu'il est là, ce n'est pas encore le moment de s'affliger.

Il a accepté d'être invité à la table des jeunes époux de Cana, de Simon, de Zachée, de Marthe. N'est-ce pas sous l'aspect *d'un repas* qu'il nous présente le ciel ? et n'a-t-il pas trouvé, dans cette coutume si profondément humaine, tout le symbolisme et la réalité profonde *de l'Eucharistie ?*

Les *laideurs*, il les voit, mais il demande cependant qu'on *n'éteigne pas* la mèche, si elle *fume encore*, qu'on ne coupe *pas l'ivraie* trop tôt, qu'on *juge* trop vite.

Ainsi, à travers les événements, les choses et les hommes, toujours, le Christ réjouit son Père.

II. — *Et vous ?*

Vous voici, également devant *la nature*, et de mille manières. Si vous êtes encore à l'âge *d'étudier*, que ne vous découvrent pas, sur cette nature, et vos livres et vos maîtres ? Vous pouvez, évidemment, apprendre tout cela pour l'unique motif d'atteindre un diplôme, et de pouvoir vous créer une situation dans la vie. Mais déjà, cette science qui entre en vous est une satisfaction pour votre *intelligence*, qu'elle meuble et affine en même temps. La joie que procure *une culture* plus étendue est réelle, et elle est de qualité. Mais, pour un chrétien, pour un disciple du Christ, comme il est facile d'aller plus loin encore, et d'entrer, par son travail d'écolier ou d'étudiant, dans un monde de *foi !* Découvrir le monde ou ses richesses, c'est découvrir *Dieu*.

Vous êtes entrés dans une vie de *travail ?* Hélas ! les circonstances modernes ne vous permettront pas toujours de trouver aisément dans votre tâche quotidienne l'épanouissement que vous seriez en droit d'attendre. Mais cependant, tout peut mener à Dieu, dans cette vie, quand on sait la prendre par le dedans.

Pour les uns comme pour les autres, *vos loisirs* seront des moments de liberté plus grande, où vous pourrez mieux choisir ce qui répond aux appels profonds de votre être. Le grand livre de la nature est alors ouvert devant vous : il parle de Dieu à chaque page.

Ainsi, de toutes les choses qui occupent notre temps, et souvent passionnent notre cœur, nous n'avons pas à nous méfier, ni à rougir de l'intérêt que nous leur portons. Si nous sommes vraiment chrétiens c'est *spontanément* que tout cela nous fera remonter vers Celui qui en est l'auteur et les a faites si belles.

Et ne nous laissons pas prendre au sophisme qui dirait que ce qu'il y a de plus beau ici-bas, ce n'est pas la nature vierge et sauvage, mais ce qu'elle devient quand l'intelligence de l'homme y a mis sa marque et l'a façonnée. Ce n'est pas vrai toujours, et, d'autre part, s'il faut reconnaître que certaines œuvres d'art, où l'homme a donné à la matière sa forme et sa couleur, forcent l'admiration, nous nous redirons *que l'intelligence humaine* est aussi l'œuvre du Dieu tout-puissant.

Et ceci nous conduit *à l'homme*. Camarades, parents, amis ou connaissances de toutes sortes, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain, vous aussi vous êtes comme le Christ, plongés dans tout un milieu humain qui va vous parler du Père.

Dans tous ceux que vous approchez, il y a des richesses de toutes sortes. Et plus vous avancerez dans la vie, plus vous connaîtrez d'autres hommes et d'autres horizons, plus vous découvrirez que l'œuvre de Dieu est d'une variété surprenante. Il n'y a pas deux êtres humains qui se ressemblent. Et l'histoire, la littérature, agrandissent encore notre expérience.

Pour le chrétien, le disciple du Christ, tous sont *créatures* de Dieu, appelés à être ses *fils*. Rien de ce qui est humain ne lui est donc *étranger*. Il aime tous les hommes du *même amour dont il aime son Dieu*.

N'écoutons pas les protestations de ceux qui, parfois, repoussent cet amour, en disant qu'ils n'ont que faire d'être aimés *pour l'amour de Dieu*, et que c'est *pour eux-mêmes* qu'ils veulent l'être. Ils ne savent pas que c'est tout un, et qu'en les mettant dans l'axe même de cette voie montante qui, pour nous, rejoint le ciel, nous les mettons à *leur vraie place*, nous les *grandissons*.

Même pour celui qui n'y croit pas, ou pas encore, n'y a-t-il pas quelque chose d'exaltant à se dire qu'il est considéré et aimé par son semblable comme un être de choix, que Dieu a non seulement créé, mais qu'il aime, en qui *il habite*, qu'il appelle à *son éternité*, qu'il rend *semblable à lui* par sa grâce ?

Voici donc, à la suite de Jésus, quel regard nous devons jeter sur le monde, objets inanimés ou êtres humains, jamais ce regard ne sera assez pur, mais jamais aussi il ne sera assez vaste et assez pénétré d'amour.

* *

Mêlons-nous donc à toute la vie humaine, sans arrière-pensée, sans regret. Prenons notre part des enthousiasmes, des joies, de tous nos compagnons. Sachons comme eux admirer ce qui est beau ; cherchons à connaître chaque jour un peu mieux le monde où nous habitons, à y travailler plus efficacement. Soyons des passionnés du progrès.

Mais, en même temps, gardons la perspective du Christ. Ne nous perdons pas dans l'admiration de notre monde, dépassons-le, traversons-le, pour aller chercher *au delà* de lui-même, ou, si l'on préfère, au *plus profond* de lui-même, le Dieu qui, seul, mérite nos hommages. Que notre effort, pour mieux connaître et servir nos frères ne nous *éloigne pas* de lui, bien au contraire.

Il n'y a qu'une manière de se conduire en chrétien en face du monde et de la vie : c'est d'être *dans* le monde comme *n'en étant pas*, c'est de ne croire qu'à la vie *qui ne finira pas*. Car, en parlant du monde et de la vie, on ne peut passer sous silence le problème *du mal*. Nous en parlerons une prochaine fois.